

HYSTÉRIQUE?



**OU L'ART DE GÉRER SES
ÉMOTIONS**

Ma meilleure amie, actuellement en stage d'oncologie dans le cadre de son Master, me faisait récemment le récit d'une patiente qui venait de vaincre son cancer. Elle avait réussi à trouver la force mentale et physique de marcher à nouveau, de reprendre une activité physique. Après avoir connu la terreur de la maladie, elle admettait que plus rien ne lui faisait réellement peur. Puis, après une courte réflexion, elle se ravisa : plus effrayant que la souffrance due à son cancer, il y avait les interactions avec les hommes qu'elle croisait dans la rue. Ce n'était pas la peur de subir à nouveau sa maladie mais bien la peur de se faire agresser dans la rue qui la paralysait. Cette nouvelle histoire, si elle avait pu me troubler, fit néanmoins écho à ce que je ressentais. Des regards aux interpellations jusqu'à l'agression sexuelle, les menaces du harcèlement de rue, souvent invisibles pour les hommes, rythment les sorties d'une majorité de femmes en France (81% selon un sondage Ipsos de 2020).

Plus généralement, être une femme dans un monde dominé par les hommes, c'est subir des violences quotidiennes, qu'elles soient psychologiques, physiques, économiques, ou encore sexuelles. Inégalités salariales (19% d'écart entre hommes et femmes dans le monde), inégalité d'accès à l'éducation (les femmes représentent par exemple 2/3 des analphabètes dans le monde), violences physiques et sexuelles (qui concernent 1/3 des femmes en France) [1] sont autant d'exemples de ce à quoi les femmes sont confrontées au quotidien. Face à un système qui les oppresse, les femmes ne cessent – notamment depuis le XXe siècle – de revendiquer leurs droits, leur autonomie ; en somme, la cause féministe gagne chaque année en visibilité. Ses détracteurs sont, de ce fait, toujours plus nombreux. Cet écrit part d'une réflexion personnelle sur ce sujet : comment faire entendre ses revendications sur un tel sujet ? Comment mon discours peut-il convaincre ceux qui n'ont pas conscience de ces problématiques ? Comment mettre en forme des idées, des valeurs ? Je vous propose de suivre le cours de ma pensée sur ces thématiques.

Le cas particulier du féminisme

« Hystériques », « folles », les mots visant à décrédibiliser le mouvement féministe sont souvent liés à la supposée trop forte émotivité des femmes par rapport aux hommes. C'est du moins ce qui apparaît directement lorsque l'on cherche à se renseigner sur le sujet. En effet, du latin *hystera*, pouvant signifier l'utérus, le terme « hystérie » renvoie dans un usage moderne à des considérations sexistes millénaires, selon lesquelles l'homme serait le seul à pouvoir faire preuve de pensée rationnelle. La femme, elle, serait un être vulnérable, fragile, plein de sensibilité et de douceur ; les émotions stéréotypées féminines sont un frein à la communication.

[1] Rapport d'Oxfam France, basé sur des études de la banque mondiale, de l'association Focus2030 et du GPE, plus grand fonds au monde dédié exclusivement à transformer l'éducation dans les pays à faible revenu.

En 2020, une étude du chercheur Albin Wagener pour la revue électronique *Argumentation & analyse du discours* intitulée *Internet contre Greta Thunberg : une étude discursive et argumentative* révèle par une analyse lexicosémantique que les termes « fille » et « femme » sont, quasi systématiquement, associés à sa jeunesse, et utilisés pour la décrire négativement. Le fait qu'elle soit une « jeune femme », dans les contextes desquels sont tirés ces analyses, dépeint le tableau d'une personne fragile, facilement manipulable. « *Mais c'est une jeune fille !* », « *La jeune femme de 16 ans devrait recevoir une fessée* » sont autant de remarques sexistes qui ont été publiés dans des médias numériques. On pourra remarquer que la qualification « jeune femme » correspond également à la plupart des militantes féministes actuelles.

A cause de ces stéréotypes sur la féminité, la cause féministe a depuis sa création porté cette étiquette péjorative. Alexandre Dumas fils, intellectuel français renommé du XIXe siècle, revendique en 1872 l'invention du terme « féminisme », et le caractérise par essence comme étant péjoratif. Cette image négative du mouvement féministe a un impact tel que les années 1970 ont vu un refus par certaines militantes souhaitant dénoncer l'oppression des femmes de s'inscrire officiellement dans l'histoire du mouvement féministe : c'est ce que développe Liane Henneron, doctorante en sociologie, dans *Être jeune féministe aujourd'hui : les rapports de génération dans le mouvement féministe contemporain* (2005). De même, des associations militant pour l'égalité des sexes préféraient, à leurs créations se définir comme « anti-sexiste », ou du moins luttant pour l'égalité de façon générale, plutôt que féministe. Plus récemment, l'association *Mix Cité*, fondée en 1997, refusa à sa création d'être directement associée au courant féministe. Ce sont autant de faits et d'informations auxquels j'ai été confrontée, et qui m'ont interpellée sur la perception des femmes qui souhaitent s'exprimer, dénoncer, s'élever contre ce qui les opprime.

D'où viennent ces stéréotypes ?

Cette représentation sexiste vient de nombreux discours centenaires, théorisés par de nombreux hommes illustres. Elisabeth Badinter, philosophe, femme de lettres et féministe française le décrit dans *XY, de l'identité masculine* (1992), citant notamment Dumas, Nietzsche, Weininger, autant d'intellectuels du XIXe siècle qui décrétaient notamment une polarité absolue entre les deux genres. Cette polarité se traduit par l'exclusive définition de la femme par son rôle maternel, rôle caractéristique qui engendre les traits catégorisés « typiquement féminin ». Ainsi, en 1930, dans un contexte d'entre-deux guerres, un sondage d'opinion publique révèle que les Français quels que soient leurs genre et orientation politique considèrent majoritairement que la place naturelle des femmes est d'être à la maison pour s'occuper de son mari et de ses enfants. La place de la femme au foyer est, en France, institutionnelle jusqu'à la fin du régime de Vichy.

La biologie a également cherché à expliquer cela. On parle de sociobiologie : dès la fin du XIXe siècle, aux Etats-Unis puis en Europe, de nombreux scientifiques cherchent à justifier les comportements humains par des traits déjà présents chez les animaux. Selon ces chercheurs,

l'influence de l'évolution sur les caractéristiques de tout un chacun prédominerait sur l'influence de facteurs socio-historiques. Dans *Science and Gender. A Critique of Biology and its Theorie on Women*, Ruth Bleier développe ainsi comment à partir de la simple présence d'ovaires, on est supposément parvenus durant le siècle dernier à « prouver scientifiquement » que les femmes étaient « *timides, difficiles, pointilleuses* ». Edward O. Wilson, fondateur de la sociobiologie, écrit par ailleurs en 1978 : « *Il est plus avantageux pour les femmes d'être timides, d'observer une réserve jusqu'au moment où elles auront identifié les mâles possédant les meilleurs gènes. Les êtres humains obéissent fidèlement à ce principe biologique* ». S'il est désormais communément accepté que la sociobiologie n'a de scientifique que la prétention, et qu'elle sert en majorité les discours sexistes, racistes ou réactionnaires, elle est néanmoins l'illustration d'une image des femmes qui a été portée de siècles en siècles, du foyer (domaine privé) à la scène politique (domaine public, collectif) en passant par la science, comme en témoignent ces discours. Les émotions sont ainsi générées, dans la façon dont elles sont perçues, attendues et jugées.

Quid des émotions « masculines » ?

En ce qui concerne les hommes, cependant, le discours est tout autre : « *Il est avantageux pour les hommes d'être agressifs et volages.* », déclare le même Edward O. Wilson en 1978. L'autorité, l'assertivité (affirmation de soi sans agressivité) de manière plus générale, est un concept qui est associé à l'homme. L'homme est stéréotypé comme fort, rationnel, dominant, et toutes ces caractéristiques qu'on a longtemps supposées inhérentes à l'homme lui confèrent toute la légitimité dont il peut avoir besoin pour occuper un poste de pouvoir. A la différence de la femme, l'homme posséderait un contrôle et une maîtrise de soi qui l'assurerait de rester impassible face aux situations les plus difficiles. Ces stéréotypes se construisent dès la plus tendre enfance, et sont entretenus tout au long de la vie d'un individu. Un travail de recherche de Bénédicte Gendron intitulé *Capital émotionnel et genre : ce qui fait aussi la différence entre les filles et les garçons à l'école et au travail* (2005) révèle notamment que dès l'école primaire, les qualités traditionnelles que l'on attribue aux garçons (« *leur plus grande agressivité, leur plus faible conformisme* ») induisent que les enseignants, de façon inconsciente, leur permettent de s'exprimer davantage en classe que les filles.

Ces différences de traitement ont des conséquences, qui sont illustrées notamment par le concept d' « Authority Gap » [2] : le fait inconscient de penser qu'un homme saura par défaut mieux ce dont il parle qu'une femme. Une étude psychologique citée dans son ouvrage révèle notamment que lorsque l'on forme plusieurs groupes de paroles entre salariés à postes égaux d'une même entreprise, le nombre d'interruptions est 7 fois plus grand dans un groupe avec autant d'hommes que de femmes que dans des groupes non mixtes ; et que, de plus, la majorité des interruptions sont faites des hommes vers les femmes. Les garçons développent ainsi une plus grande confiance en eux dès le plus jeune âge, choisissent des parcours plus compétitifs, et, plus tard, osent davantage communiquer et s'imposer et ont, de ce fait, plus d'opportunités professionnelles. Ceci implique que de nos jours encore, la femme est très largement sous représentée dans les postes à haute responsabilité.

[2] Théorisé par Mary Ann Sieghart, journaliste pour le *Times*, dans son essai du même nom.

Nos dirigeants notamment sont encore très largement des hommes : en 2022, une étude de l'Union interparlementaire indique que seuls vingt-cinq pourcents des parlementaires dans le monde sont des femmes. Tout, dès l'enfance, réduit les femmes à des stéréotypes qui freinent sa libre expression en public.

La femme peut-elle s'éloigner de ces stéréotypes ?

Depuis la naissance des schémas de genre que nous avons soulignés, la femme qui s'émancipe loin de ces clichés est pointée du doigt comme une monstruosité, une entrave au bon fonctionnement de la société. Otto Weininger, philosophe autrichien ayant vécu au XIX^{ème} siècle (et misogyne notoire), déclare ainsi qu'une femme qui s'écarterait de ces schémas binaires serait « *un homme dans un corps féminin, une virago [mot péjoratif désignant une femme aux traits masculins]* ». Une femme colérique, ou même simplement autoritaire ou présentant des caractéristiques stéréotypées « masculines », c'est une femme désagréable, qui ne correspond pas à la passivité que souhaite lui assigner le patriarcat. Cette « virago » est, par ailleurs, précisément le stéréotype de la féministe. C'est ce qu'illustre notamment l'origine du mot féminisme : lors de sa création, celui-ci désignait pour les médecins une condition médicale, qui se caractérisait par un développement de la virilité freiné chez des sujets masculins. La femme est non seulement définie par son surplus d'émotions et de sensibilité, mais elle est aussi et surtout définie dans la négation de l'homme, être rationnel et raisonné.

Ainsi, la femme qui se rapproche trop de l'homme est un problème et ne correspond pas à l'idéal auquel elle devrait correspondre. Greta Thunberg, figure contemporaine de la lutte contre le réchauffement climatique, s'est notamment vue critiquée précisément pour le manque d'expressivité dont elle pouvait faire part durant ses discours. Michel Onfray, philosophe, essayiste et polémiste français, écrit en 2019 sur son blog personnel : « *Cette jeune fille arbore un visage de cyborg qui ignore l'émotion – ni sourire ni rire, ni étonnement ni stupéfaction, ni peine ni joie. Elle fait songer à ces poupées en silicone qui annoncent la fin de l'humain et l'avènement du posthumain. Elle a le visage, l'âge, le sexe et le corps d'un cyborg du troisième millénaire : son enveloppe est neutre. Elle est hélas ce vers quoi l'Homme va* ». Albin Wagener décrit ainsi que Greta Thunberg centralise un nombre conséquent d'attaques envers « *des groupes sociaux qui ne sont pas en position d'exercer un pouvoir sur le monde ou sur le cours des choses* », dont des femmes, « *dangereuses ou incompréhensibles puisque non désirables (les remarques sur le corps juvénile de Greta Thunberg le soulignent), en proie à des situations de possession quasi-mystique (donc irrationnelles), et suscitant des émotions au sein des foules sans donner l'impression d'en communiquer (alors même que c'est ce que l'on pourrait « attendre d'une femme »)* ».

En somme, il y a des qualités, semble-t-il, que l'on préférerait voir chez les hommes, et non pas chez des femmes, encore moins des jeunes femmes qui peuvent supposément encore être désirables aux yeux des hommes. C'est ce dont témoigne également Emily Ratajkowski, mannequin et actrice américaine, dans son ouvrage *My Body* paru en 2021, qui évoque son parcours vis-à-vis du féminisme et, plus largement, son rapport à sa condition de femme au long de sa vie. Elle écrit spécifiquement rarement communiquer sur sa colère en tant que

femme, mais plutôt sur « *sa tristesse [..], quelque chose de doux et de vulnérable, quelque chose d'accueillant* ». Plus particulièrement, elle développe :

« *Une femme en colère, ça ne plaît à personne. C'est la pire sorte de méchante : une sorcière, détestable, laide, pleine d'amertume et de malveillance. D'aigreur. Je fais n'importe quoi pour éviter ce sentiment, n'importe quoi pour m'empêcher d'être une femme comme ça. Je fais de mon mieux pour que tout ce qui ressemble à de la colère paraisse plein d'audace et de charme, tellement sexy.* »

Alors, doit-on réfréner ses émotions ? Peut-on seulement le faire sans être critiquée car trop « masculine » ?

Mais comment peut-on alors changer les choses ?

En France, et plus généralement dans les régimes démocratiques, de tels changements nécessitent de passer par des lois. Les lois permettent de valider les changements sociaux, seulement il existe toujours une certaine dissonance entre le temps social et le temps juridique : il s'agirait ainsi de convaincre rapidement et efficacement nos gouvernants de la dangerosité de la situation dans laquelle nous nous trouvons, et de son impératif à la fois moral et sociétal. Sont alors attendus des faits rigoureux, convaincants, témoignant de cette situation qui handicape la moitié de la population humaine, et l'image qu'on se représente d'une telle présentation factuelle est dépourvue de tout appel à l'empathie du public. Cependant, comme l'écrit en 1973 Gisèle Halimi, avocate, militante féministe et politique franco-tunisienne dans *La cause des femmes*, « *La condition féminine [est un iceberg], tout s'entremêle, tout achoppe, tout accroche, tout dérange finalement. Jusqu'aux racines immergées : la culture, la création, la famille, l'amour, l'homme enfin.* » Alors, il semble difficile de pouvoir se rendre compte de ce que vivent les femmes au quotidien à partir d'un discours purement rationnel et factuel, et on comprend vite qu'il va être compliqué se faire entendre en tant que femme sur un sujet qui touche tant à nos émotions qu'à des expériences qui, bien que collectives, partent souvent de l'individuel.

Pour la plupart des féministes, la volonté de s'élever contre une société qui oppresse les femmes vient donc d'une colère, d'une tristesse et d'un agacement permanent vis-à-vis d'expériences vécues. Ce sont des expériences de vie qui motivent cet engagement ; ce sont des émotions, positives ou négatives, qui animent ceux et celles qui défendent des causes sociales de manière générale. C'est ce qui apparaît notamment lorsque l'on s'intéresse à la littérature féministe : les plus grandes autrices évoquent directement leur vécu, ou, si ce n'est pas le cas, elles mettent souvent en forme des expériences de pensée qui amènent le lecteur à comprendre l'importance de ces thématiques. De Virginia Woolf, écrivaine féministe britannique de renom dans *Une chambre à soi* (1929) à Virginie Despentes, écrivaine et réalisatrice française dans *King-Kong Théorie* (2006) en passant par Emily Ratajkowski dans *My Body* (2021), l'empathie est un élément-clé de la persuasion du lecteur. En s'exprimant sur la façon dont elles ont pu être sexualisées, décredibilisées, aliénées par leur simple condition de femmes, leur discours fait écho à tous les lecteurs potentiels. Les émotions sont justement le point d'intersection de ces discours, malgré la pluralité et la diversité des parcours de ces autrices.

Or, pour une militante, être prise au sérieux en évoquant son vécu parallèlement à des faits statistiques avérés peut relever de la quasi-impossibilité selon le public concerné. Loin des ouvrages que nous venons de citer, le discours par essence interpelle plus violemment son auditeur. La littérature crée une forme à partir d'expériences vécues, rend l'expérience partageable par l'expérience de la lecture et modère ainsi l'échange de la féministe à son interlocuteur, quand le discours féministe pur peine à convaincre un individu lambda. La force de la littérature dans la défense de causes réside en la mise en narration des faits, qui sert de médiateur, ce qui n'apparaît pas dans le discours. Il semble ainsi plus efficace d'utiliser ses émotions dans un ouvrage féministe rédigé que dans un discours oralisé. Marilyn Frye, philosophe et théoricienne féministe américaine, écrit ainsi au sujet des discours féministes en 1983 dans *The Politics of Reality* qu'il est particulièrement difficile de parvenir à convaincre un public non initié à la cause. « *Cela signifie, à tout le moins, que nous risquons d'être prises pour des gens « difficiles », ou avec qui il est désagréable de travailler, ce qui peut suffire à priver quelqu'un de son gagne-pain.* » Il apparaît donc que la colère des militantes les apparente à des « *viragos* », les catégorise comme ces femmes qui n'en sont pas vraiment et qui sont désagréables pour les hommes. Les militantes bousculent de façon agressive un schéma patriarcal qui n'est pas connu par tous, et comme il est beaucoup plus confortable d'occuper la position de dominant que de dominé, l'auditeur lambda du discours se sent opprimé par la spontanéité d'un tel discours. En étant brusqué, l'auditeur qui n'a pas conscience de l'ampleur de la situation se renferme sur lui-même, et il n'est alors plus possible d'échanger avec lui. Le dominant voit sa situation de bonheur et de satisfaction comme universelle, et, offusqué par un discours qu'il juge trop agressif et éloigné de sa réalité, il s'oppose à la cause. C'est un des biais principaux causés par une mauvaise communication d'idées par un discours féministe, et c'est ce que dénonce Simone de Beauvoir, philosophe française considérée comme une des théoriciennes majeures du féminisme, dans *Le deuxième sexe*, paru en 1949 : « *Il n'y a aucune possibilité de mesurer le bonheur d'autrui et il est toujours facile de qualifier d'heureuse la situation qu'on veut lui imposer.* »

Alors, y-aurait-il des émotions qui seraient plus légitimes que d'autres à exprimer pour convaincre un auditoire ? Est-ce que l'expression spécifique de la colère est un frein à la défense d'une cause ? Peut-on user à la fois d'arguments rationnels et de ses sentiments pour parvenir à convaincre son auditoire ?

Du débat public au débat historique

Prenons de la distance vis-à-vis du débat public. Cette question s'étend au-delà de la place des femmes dans le débat public, elle est millénaire ; et alors que les philosophes avant Descartes critiquaient farouchement l'impact des passions sur notre capacité à raisonner clairement, les recherches les plus récentes, en psychologie comme en neurosciences, montrent que la grande majorité de nos comportements dépendent simultanément de pensées rationnelles comme émotionnelles. Nos émotions, lorsqu'elles sont maîtrisées, sont des témoignages d'une situation de crise ; sont parfois la réponse à une situation d'inégalité. Il apparaît ainsi clair que nos émotions ont une place conséquente dans l'art oratoire depuis des millénaires : émotions et raison apparaissent comme des concepts indissociables.

Aristote, quelques siècles avant notre ère, désignait déjà le « *pathos* » parmi les trois moyens de persuasion privilégiés de la rhétorique. Par ce terme est entendu le processus d'appel à l'émotion du public, qui, selon la rhétorique classique développée par Aristote, est essentielle à tout discours. Opposé a priori à l'usage de la pure raison dans le discours, appelé *logos* (dont dérive le mot logique), le *pathos* permet au public de s'identifier aux propos de l'orateur. Selon Pierre Zoberman, chercheur en sociologie, le *pathos* définit plus précisément un processus d'identification sociale et humaine du public vis-à-vis de l'intervenant. L'orateur doit ainsi susciter chez son auditoire un sentiment relatif à son propre vécu. Le public doit être en mesure de comprendre notre point de vue, se mettre à notre place, et cela avant même d'accepter nos arguments. Cette compassion est décrite par Aristote comme telle : « *l'affliction qu'on a pour un mal qui semble menacer quelqu'un de sa perte, ou du moins de la faire souffrir, quoiqu'il ne mérite nullement qu'un tel malheur lui arrive* », et est essentielle à la construction d'une logique de communauté et d'empathie. En un certain sens, exprimer ses émotions dans un discours, c'est inciter son auditoire à accepter notre propos par l'empathie ou l'identification.

Ce sujet précis de la manipulation par les émotions lors de l'énonciation d'un discours est présenté également par Schopenhauer, philosophe allemand du XVIII^e siècle, comme essentiel à l'efficacité d'un discours. On cherche souvent dans le cas précis du militantisme pour des causes sociales à convaincre un interlocuteur qui n'est pas au courant de l'importance des problématiques mises en jeu, et qui par sa « *vanité innée* » (comme le décrit Schopenhauer dans *L'art d'avoir toujours raison*), « *n'accepte[ra] pas que [son] raisonnement soit faux, et celui de l'adversaire recevable* ». Argumenter lors d'un débat, c'est accepter cette part de mauvaise foi caractéristique de l'être humain et défendre sa thèse coûte que coûte.

S'il peut paraître vain de s'affairer dans un dialogue de sourds, Schopenhauer défend néanmoins que gagner un débat, ou plus largement argumenter sur un sujet, ce n'est pas tant prouver la justesse de son propos mais plutôt user de la rhétorique et de la ruse nécessaires à convaincre son auditoire. Les critiques de cet usage accusent l'écart drastique entre le raisonnement formel, valorisant la quête de l'absolue vérité, et cette manipulation de l'interlocuteur qui s'écarte de l'honnêteté intellectuelle supposément attendue lors d'un discours. Il faudrait donc non pas convaincre les détracteurs du fond de notre pensée, mais les convaincre plutôt sur la forme.

Le terme *ethos* permet de désigner ce concept : issu également de la rhétorique grecque, il désigne l'image de soi renvoyée par l'énonciateur d'un discours à travers sa tenue, son élocution, son comportement verbal. L'*ethos* serait ainsi l'aspect fondamental du discours, et mêlerait donc à la fois *pathos* et *logos*. Il s'agirait alors de savoir doser justement l'usage des émotions dans notre discours, quitte à exagérer des émotions ressenties ou, au contraire, à justement diminuer les conséquences émotionnelles d'un événement. Les émotions apparaissent donc comme partie inhérente d'un discours, tant par le sentiment d'empathie qu'elles créent que par leur capacité à créer du lien entre l'orateur et son public. Mais si les émotions sont si essentielles, comment ont-elles pu être une telle entrave à l'image publique des militantes féministes ? Le problème peut-il simplement se résoudre par l'image stéréotypée de la féminité - et ses conséquences socio-historiques ?

Quand les émotions sont de trop

Une étude de cas par Christian Plantin, Véronique Traverso et Liliane Vosghanian analysant le parcours émotionnel d'un échange verbal conclut que la façon dont nous gérons le flux d'émotions que nous communiquons dépend des valeurs que nous partageons avec notre interlocuteur. En effet, user de ses émotions pour convaincre son interlocuteur conduit inexorablement, toujours selon cette étude, à des jugements de valeurs.

Notamment, une place trop importante dans un discours accordée à l'identification de l'auditeur peut avoir l'effet inverse de l'effet escompté : la part du public qui ne se sent pas concerné par la cause peut voir en cette effervescence commune une forme de communautarisme, écrit Ruth Amossy dans son essai *Dimension rationnelle et dimension affective de l'ethos*. C'est le revers de la construction d'un sentiment d'identité et de communauté : le sentiment de différence, d'exclusion. L'auditeur qui se sent exclu par le propos est perdu par la cause. Elle écrit de même, en évoquant une femme engagée au discours militant, que, « *Cet ethos de socialiste et de pacifiste, et qui plus est de femme engagée, peut-il éveiller un sentiment de sympathie ? Sans doute une minorité de militantes pouvait-elle se reconnaître dans les désirs et les aspirations de la locutrice. Pour les autres, la différence de celle qui prend la plume risque de provoquer l'éloignement, voire le rejet.* » Le problème précis de cette situation résiderait en la trop importante force de ses affirmations : la locutrice se présente comme détentricrice d'une vérité absolue, que ne possèderaient pas ses auditeurs, ce qui les éloigne sensiblement de la cause. L'autrice ajoute que si ce propos aurait certainement pu convaincre dans le cas d'un énonciateur homme, les qualités que l'on associe naturellement aux femmes ne conviennent pas à l'image qu'on se représente d'un orateur et empêchent une oratrice de présenter les mêmes qualités de force et d'autorité qu'un énonciateur masculin.

Alors comment parvenir à doser la part d'émotions que nous communiquons ?

Ce qui apparaît finalement, c'est que tout dans l'art oratoire vient de l'adaptation à son interlocuteur. C'est surtout de l'expérience qui est nécessaire pour pouvoir s'exprimer justement, et c'est éloignement à force d'avoir pratiqué l'art de convaincre qu'un individu parvient à s'exprimer justement et à communiquer efficacement ses idées. Tout, dans ce débat historique, est une histoire de maîtrise, et la réponse absolue n'existe pas vraiment. Notamment, Julian Treasure, expert en communication, présente, lors d'une conférence TedTalks en 2015, sept comportements notoires à éviter pour une communication efficace. Parmi eux, juger son interlocuteur, susciter des émotions négatives, se plaindre, exagérer son propos et mélanger des faits et ses opinions. Cette liste, si elle est présentée comme efficace, est cependant décrite comme non exhaustive : il s'agit pour l'orateur de s'adapter à son interlocuteur, à de cibler précisément les comportements à éviter en fonction de l'individu auquel on s'adresse.

Alors, faudrait-il se mettre totalement à la place de notre auditeur, et accepter de changer certaines des valeurs que nous présentons en fonction du public auquel nous nous adressons ? Si l'objectif est de persuader une audience sceptique, il peut être utile d'adopter un ton plus mesuré pour éviter de les repousser. Cependant, si l'objectif est de sensibiliser l'audience à une cause, une expression émotionnelle plus forte peut être appropriée. Il est important de

comprendre les valeurs et les préférences de son public cible, mais il n'est sûrement pas nécessaire de changer ses propres valeurs pour plaire à un public particulier. Il apparaît finalement qu'il est probablement préférable de trouver un compromis qui respecte à la fois les valeurs de l'orateur et celles de l'auditoire.

Conclusion

Comment s'exprimer justement, de façon convaincante, sans heurter ni apeurer son interlocuteur est une question millénaire et dont les éléments de réponse sont nombreux. J'ai eu l'ambition de prétendre à une réponse unique, efficace, qui m'assurerait de communiquer clairement et simplement sur un sujet qui me tient particulièrement à cœur, et j'ai, au fil de mes recherches, été confrontée à une pluralité d'opinions et de discours qui ont compliqué mon parcours. Ce qui, je pense, se détache particulièrement de mon travail, c'est que le parcours de la cause féministe est parsemé d'entraves centenaires dues à des stéréotypes intrinsèquement liés à l'oppression des femmes par un système patriarcal, et que si leur usage des émotions dans la rhétorique leur est particulièrement reproché, il s'agit plus globalement d'une question complexe et qui revient dans la mise en forme de tout discours oralisé. Il y a un effort commun à faire par tous dans la considération de telles causes sociales. Écoutez activement, donnez à l'autre la possibilité de s'exprimer, soyez ouverts d'esprit, évitez les généralisations et stéréotypes, donnez des faits et restez calmes : voici, il me semble, le secret d'un échange réussi.

BIBLIOGRAPHIE

Virginie Despentes, *King-Kong Théorie*, 2006.

Virginia Woolf, *Une chambre à soi*, 1929.

Gisèle Halimi, *La condition des femmes*, 1992.

Simone de Beauvoir, *Le deuxième sexe*, 1949.

Emily Ratajkowski, *My Body*, 2022.

Aristote, *L'art oratoire*, -329 av. JC.

Schopenhauer, *L'art d'avoir toujours raison*, 1891.

Maya Grosset, Chronique pour le Nouvel Obs, 2021.

<https://www.nouvelobs.com/chroniques/20211115.OBS51000/comment-rehabiliter-l-hysterie-dans-une-perspective-feministe.html>

Sara Ahmed, Oristelle Bonis, *Les Rabats-joies féministes (et autres sujets obstinés)*, dans *Cahiers du Genre* (p77 à 98), 2012.

<https://www.cairn.info/revue-cahiers-du-genre-2012-2-page-77.html>

Sondage Ipsos sur le harcèlement sexuel en 2019.

<https://www.ipsos.com/fr-fr/81-des-femmes-en-france-ont-deja-ete-victimes-de-harcèlement-sexuel-dans-les-lieux-publics>

Rapport d'Oxfam France, 2022.

<https://www.oxfamfrance.org/inegalites-femmes-hommes/chiffres-cles-pour-mieux-comprendre-les-inegalites-entre-les-hommes-et-les-femmes-dans-le-monde/>

Albin Wagener, *Internet contre Greta Thunberg: une étude discursive et argumentative*, 2020.

<https://journals.openedition.org/aad/4747>

Interviews de Mary Ann Sieghart pour la parution de son ouvrage *The Authority Gap : Why are women taken less seriously than men – and what we can do about it*, 2022.

<https://www.youtube.com/watch?v=2qwXR5So2DA>

<https://www.youtube.com/watch?v=yYILZ8iLWBg>

Liane Henneron, Être jeune féministe aujourd'hui : les rapports de génération dans le mouvement féministe contemporain, 2005. <https://www.cairn.info/revue-l-homme-et-la-societe-2005-4-page-93.htm>

Damien Boquet, Didier Lett, *Les émotions à l'épreuve du genre*, 2018. <https://journals.openedition.org/cli0/13961>

Paula Niedenthal, Silvia Krauth-Gruber, François Ric, *Emotion et différences de genre*, 2009. <https://journals.openedition.org/cli0/13961>

Bénédicte Gendron, *Capital émotionnel et genre : ce capital qui fait aussi la différence entre les filles et les garçons à l'école et au travail*, 2006. <https://shs.hal.science/halshs-00129665/>

Sous la direction de Michael Rinn, *Emotions et discours, l'usage des passions dans la langue*, 2008.

https://books.google.fr/books?hl=fr&lr=&id=mp-3DAAAQBAJ&oi=fnd&pg=PA7&dq=%C3%A9motions+et+discours&ots=jW7yYfbDSh&sig=2nvLCngpsDI_CLnIUjgin2T1sVU#v=onepage&q=%C3%A9motions%20et%20discours&f=false
(dont Ruth Amossy, *Dimension rationnelle et dimension affective de l'ethos*)

Hugo Mercier, TED-Ed Video, "How can you change someone's mind?", 2019. <https://www.youtube.com/watch?v=58jHhNzUHm4>

Julian Treasure, TED Video, "Comment parler pour que les gens veillent écouter", 2015. <https://www.youtube.com/watch?v=eIho2SOZahl&list=WL&index=6>



Colériques, rabats-joies, hystériques, les mots visant à décrédibiliser le mouvement féministe sont nombreux, et souvent liés à une supposée trop forte émotivité des militantes. D'où viennent ces stéréotypes ? Comment les contrer ? Comment, plus généralement, parvenir à convaincre un public sur un sujet qui nous tient à cœur ? Cet essai propose une réflexion sur ces problématiques centenaires, sinon millénaires.